



**Evangile** selon **Saint Luc** (2, 22-32)

Quand furent accomplis les jours de leur purification selon la loi de Moïse, on l'amena à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, [suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur] et pour offrir en sacrifice une paire de tourterelles ou deux jeunes pigeons, comme c'est prescrit dans la loi du Seigneur. Et voici qu'il y avait à Jérusalem un homme du nom de Siméon.

Cet homme était juste et pieux ; il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui. Il avait été divinement averti par le Saint-Esprit qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint au temple, (poussé) par l'Esprit. Et, comme les parents apportaient le petit enfant Jésus pour accomplir à son égard ce qui était en usage d'après la loi, il le reçut dans ses bras, bénit Dieu et dit : Maintenant, Maître, tu laisses ton serviteur s'en aller en paix selon ta parole. Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé devant tous les peuples, Lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple, Israël. Son père et sa mère étaient dans l'admiration de ce qu'on disait de lui. Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : Voici : cet enfant est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et comme un signe qui provoquera la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanouel, de la tribu d'Aser. Elle était d'un âge fort avancé. Après avoir vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité, elle resta veuve quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait pas le temple et servait (Dieu), nuit et jour, par des jeûnes et des prières. Elle survint elle aussi, à cette même heure ; elle louait Dieu et parlait de Jésus à tous ceux qui attendaient la rédemption de Jérusalem. Lorsqu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. Or le petit enfant grandissait et se fortifiait ; il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui.

Chez les Juifs, quarante jours après la naissance d'un garçon, la mère devait se rendre au Temple pour un rite de « purification » qui a longtemps donné le nom liturgique à la fête de la Chandeleur : « Purification de la Sainte Vierge ».

Le mot chandeleur vient de « chandelle », cierge qui est béni ce jour-là. Il était amené à la maison où on l'allumait autrefois soit pour demander la protection divine en des moments difficiles ou lors d'orages, soit en signe d'espérance auprès d'un défunt. Il servait à la piété religieuse domestique.

Le rite de la « purification » se base sur des concepts religieux qui remontent à la nuit des temps : Du moment que la mère avait eu une perte de sang lors de l'accouchement, c'était le signe qu'elle était comme « contaminée » par des forces surnaturelles dangereuses pour la vie de son entourage. Un rite attestait de la fin de la période de décontamination de ces forces, autorisant la femme à reprendre le cours normal de sa vie familiale et d'épouse. Avec le temps, cette notion archaïque de contamination a pour le coup était contaminée par la notion morale d'impureté et de péché, comme l'atteste le Lévitique § 12 : *Le Seigneur adressa la parole à Moïse : « Parle aux fils d'Israël : Si une femme enceinte accouche d'un garçon, elle est impure pendant sept jours, aussi longtemps que lors de son indisposition menstruelle. Le huitième jour, on circoncit le prépuce de l'enfant ; ensuite, pendant trente-trois jours, elle attend la purification de son sang ; elle ne touche aucune chose sainte et ne se rend pas au sanctuaire jusqu'à ce que s'achève son temps de purification. Si elle accouche d'une fille, pendant deux semaines elle est impure comme dans le cas de l'indisposition ; ensuite pendant soixante-six jours, elle attend la purification de son sang. Lorsque s'achève son temps de purification, pour un fils ou pour une fille, elle amène au prêtre, à l'entrée de la tente de la rencontre, un agneau âgé d'un an, pour un holocauste, et un pigeon ou une tourterelle, servant à un sacrifice pour le péché ; le prêtre les présente devant le SEIGNEUR et quand il a fait sur elle le rite d'absolution, elle est purifiée de sa perte de sang. Telles sont les instructions concernant la femme qui accouche d'un garçon ou d'une fille. Si elle n'arrive pas à se procurer un agneau, elle prend deux tourterelles ou deux pigeons, l'un servant à un holocauste et l'autre à un sacrifice pour le péché ; quand le prêtre a fait sur elle le rite d'absolution, elle est purifiée. »*

C'est la théologie de l'Immaculée conception (conçue sans péché) qui a fait changer l'appellation liturgique de cette fête, qui est désormais entièrement orientée sur le Christ !

Le texte que Lc rapporte ici s'adresse à des personnes qui ignorent les prescriptions juives. C'est pourquoi le rédacteur s'est permis de coupler au rite qui concernait la mère, celui du rachat du premier-né, qui concernait le père :

Dieu avait demandé à Moïse de lui consacrer (pour être au service du culte) le premier garçon ouvrant le sein maternel (Ex 13,1-2.13). Si la famille voulait garder l'enfant, il fallait le « racheter » à Dieu ! Cela devait se faire dans le mois qui suivait la naissance (Nb 18,16) [donc pas 40 jours après !] et c'était au père qu'incombait cette charge.

Le texte de Lc mêle ces deux rites. On n'y parle pas de « rachat » de l'enfant, mais de « leur » purification (père et mère), alors que, selon la Loi, elle ne concerne que la mère. Enfin, tout est centré sur Jésus, *lumière des nations*.

Il semble que ce ne soit pas Lc qui ait écrit ce texte, mais que l'évangéliste ait plutôt fait un emprunt à une tradition orale judéo-chrétienne, écrit François Bovon. Pour bâtir son récit, l'auteur inconnu s'est servi de la *présentation* du jeune Samuel au temple de Silo par sa mère Anne (cf. 1 Samuel, 1,22-28). Le rédacteur a donné ici son nom à la prophétesse.

(Mais la référence scripturaire de ce récit, écrit le P. Brown semble être cette parole de Malachie 3,1 : *Il entrera dans le Temple, le Seigneur que vous cherchez*, texte que la liturgie donne à écouter en tant que 1<sup>o</sup> lecture de cette fête.

Quant à l'hymne de Syméon, il est lui aussi d'inspiration biblique (notamment Isaïe 49,6 : *C'est peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël : Je t'établis pour être la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre*. Par la bouche de ce vieillard, Jésus est présenté comme sauveur et « lumière des nations », - ce qui n'est pas sans nous rappeler l'épisode des Mages de Matthieu.

De plus, tout ce passage veut ancrer la famille de Jésus dans le milieu des fidèles observateurs de la Loi - qui est souvent nommée dans le texte. Le but est aussi de rassurer les pagano-chrétiens : Jésus a suivi le cursus de tout bon juif pratiquant.

On notera que lors de l'annonciation aux bergers, l'ange avait parlé de la naissance d'un sauveur qui sera une grande joie *pour tout le peuple*, (pour le peuple juif donc) ; ici, avec le Cantique de Syméon, un pas décisif est franchi pour ce qui concerne les destinataires du salut : il est celui que Dieu a préparé devant *tous les peuples*. Le thème de l'universalisme du salut est mis en avant sans ambiguïté, écrit Charles L'Eplattenier. Ce salut, proclamé par Syméon qui représente ici tout le courant prophétique, fait voler en éclat l'exclusivisme d'Israël.

Le rédacteur n'est guère intéressé par les rites juifs, il les mène de façon confuse, écrit Charles Perrot, bibliste. Le seul point intéressant pour lui c'est que Jésus enfant soit présenté au Temple, comme le petit Samuel avait été présenté par sa mère. La longue attente du Messie prend fin : le salut annoncé à toute chair par Isaïe 40,5, est enfin réalisé. Tous les peuples sont concernés. Le cantique de Syméon, entrevoit la mission de Jésus et de son Eglise. Or, ces mots de Syméon rappellent encore l'image de Samuel. Car selon les anciennes traditions juives, la figure de cet enfant, lors de sa présentation au temple de Silo par sa mère, a été « messianisée ». Ainsi le Pseudo-Philon (1<sup>o</sup> s.) reprenant des expressions du II<sup>o</sup> Isaïe dit qu'Anne a enfanté « la lumière des nations !!! » Si Matthieu a pensé le mystère de Jésus enfant à partir de Moïse, l'auteur de ce récit l'a fait à partir de Samuel.

Dans la prophétie à Marie, il ne s'agit pas d'annoncer la « mater dolorosa » qu'inventera plus tard la piété populaire. Marie est ici l'image de la « fille de Sion » qui sera divisée, écartelée. En effet, c'est toute l'histoire d'Israël qui sera divisée, déchirée par la venue du Messie de Dieu...

Puis voici la prophétesse au même nom que la mère de Samuel ! Suite à la sombre annonce de Siméon, ce personnage vient comme un sourire. Elle est ici le symbole de la nation juive comme le disent les P. Bossuyt et Radermakers, d'après cette traduction : *Ayant vécu avec un homme sept ans depuis sa virginité, elle était restée veuve pendant 84 ans !* .../...

.../... Le personnage d'Anne est en effet chargé de symbolique. **1)** Elle a le même nom que la mère du prophète Samuel, et signifie la « *graciée* ». **2)** Le nom de son père « Phanouel » (= *face de Dieu*) renvoie à l'histoire du passage du Gué de Yabboq (Gn 32,31) où Jacob lutta avec Dieu et lui arracha la bénédiction : il vit Dieu « face à face » et eut la vie sauve. C'est suite à cette lutte que Jacob eut son nom changé en Israël (= *qui lutte, qui est fort*) : il est l'ancêtre qui a donné son nom, et au peuple et au pays ! **3)** Par son âge (~ 14 ans - âge des noces où la jeune vierge devenait épouse -, + 7 ans de mariage + 84 ans de veuvage = 105 ans), elle évoque Judith (Jdt 16,23) épouse de Manassé, que la tradition surnomma « la juive », qui est la personification légendaire du peuple d'Israël et qui mourut à 105 ans **4)** Le veuvage d'Anne - comme celui de Judith-, témoigne de la fidélité à Dieu, et la durée de ce veuvage (12 x 7 : 84 ans : multiplication du chiffre d'Israël par celui de la plénitude) exprime la complète attente du Sauveur, non pas seulement d'Israël... mais du monde. Cette attente est confirmée par le comportement religieux de cette prophétesse et sa prière permanente (*jour et nuit*) pour implorer le salut.

**5)** Avec Syméon, Anne assure le double témoignage exigé par la Loi (Dt 19,15) ; chacun à sa manière, ils sont associés dans la reconnaissance du salut. En eux, à travers eux, c'est toute l'espérance d'Israël qui se voit réalisée en Jésus, ils en sont les témoins.

(P. Bossuyt et Radermakers)

La venue de Jésus enfant à Jérusalem apparaît, non seulement comme l'entrée du Seigneur dans son temple, annoncée par Malachie (3,1) mais aussi comme l'accomplissement des paroles de Gabriel qui annonce la venue du messie dans le Temple, au livre de Daniel, § 9.

En effet, d'après une tradition, suivie par Lc, ce « 40<sup>e</sup> jour » du texte nous mène au terme des 70 semaines de la prophétie du §9 de Daniel. La réalisation de cette parole est fortement soulignée signalée par l'expression : *quand furent accomplis les jours...*

Il semble en effet que l'on puisse relever dans le texte les éléments de cette tradition qui voyait dans le laps de temps écoulé entre l'apparition de Gabriel à Zacharie, (au début de l'évangile de Lc), et la présentation au Temple, l'accomplissement de la parole de Gabriel (Dn 9,24). Il s'agit bien sûr, d'une chronologie symbolique qui veut que depuis l'annonce à Zacharie (1,23) jusqu'à la naissance de Jésus (2,6), on peut noter 6 mois + 9 mois, soit 450 jours. La présentation au Temple ayant lieu 40 jours après la naissance, nous avons bien 490 jours - 70 semaines - quand le Messie du Seigneur entre dans le Temple !

(P. B. et R.)

## Homélie fête de la Présentation du Seigneur

(le 1/02 à 17h & le 2/02 à 10h30 : Lézignan-Corbières)

Il faut toujours se dire que nos fêtes religieuses étaient à l'origine des fêtes païennes qui ont été christianisées. Ainsi, si l'Eglise célébrait le 2 février ce que l'on appelait alors la Purification de la Sainte Vierge, le pape Gélase 1<sup>o</sup>, à la fin du V<sup>o</sup> s., fit ajouter à la liturgie la bénédiction des cierges ainsi qu'une procession. C'était pour supplanter la fête romaine des Amburbales où l'on faisait des processions autour de la ville avec des torches pour conjurer les mauvais esprits et fêter les victoires sur les ennemis de Rome. Il fallait donner un sens nouveau aux rites de ces fêtes païennes. Ainsi naquit la tradition des cierges et de la procession de la Chandeleur, (nom populaire de cette célébration du 2 février).

Il est vrai que la liturgie du 2 février s'y prêtait bien, car on y lit le Cantique du vieillard Syméon qui désigne Jésus comme Lumière des nations. St Luc nous fait, là, franchir une pas. Car ce n'est plus la lumière de la gloire du Seigneur qu'apporte l'ange aux Bergers en leur annonçant la naissance d'un sauveur, ce n'est plus la lumière de l'étoile signalant aux Mages la venue au monde d'un roi et les guidant jusqu'à lui. Non, il s'agit maintenant du Christ en personne désigné comme « La Lumière », lui à qui le IV<sup>o</sup> évangile fera dire : « Je suis la lumière du monde » !

Nous savons que, pour accueillir la lumière du jour, il faut ouvrir les volets en bois ou lever les volets roulants. Eh bien, il faut aussi ouvrir son cœur pour accueillir la lumière de Dieu. C'est pourquoi, l'entrée du Seigneur Jésus dans le Temple, doit être lue comme une invitation à lui ouvrir nos portes pour qu'il vienne demeurer en nous, dans notre sanctuaire intérieur !

Mais l'évangéliste St Luc nous a prévenu que Dieu ne tient pas à venir avec fastes et fracas, il ne le veut pas ! Dieu vient vers nous, en nous dans l'humilité la plus totale que manifeste la plus simple expression humaine, la plus fragile réalité humaine, mais aussi la plus belle espérance humaine : il vient « *en nouveau-né* » !

Il nous reste à consentir à la démarche la plus humainement noble, la plus humainement forte, la plus humainement amoureuse : l'accueillir ! Oui, consentir (verbe qui exprime un acte de liberté personnelle), consentir à accueillir Dieu en nous, chez nous, (pour être au plus vrai, chez lui, car c'est lui qui nous a faits) !

Oui, l'accueillir en nous et dans « tout-de-nous » : dans le corps de tout ce que nous sommes, au cœur même de notre chair, dans le berceau de notre propre faiblesse, au sein de nos limites, dans les entrailles de nos beautés comme au plus secret de nos laideurs ! L'accueillir, ô le paradoxe de Dieu, dans toutes les strates de notre péché !

Car, il vient comme embryon de divinité, il vient comme semence de vie et d'espérance, il vient comme germe d'amour pour enfanter en chacun de nous des gerbes de joie et des bouquets de paix ! Il vient comme une étoile dans la nuit, lumière qui éclaire mes ténèbres, lampe pour conduire mes pas, il vient tout enflammé de son amour : oserais-je prendre feu ?